

L'hôte du château d'Ardis

LE MONDE DES LIVRES | 03.11.11 | 11h31 • Mis à jour le 03.11.11 | 11h31

La plus belle et émouvante ellipse de la littérature se trouve dans son autobiographie, *Autres rivages* : Vladimir Nabokov, pourchassant un papillon à Vyra, au sud de Saint-Petersbourg, abat finalement son filet sur ce machaon quarante années plus tard, au-dessus de Boulder, dans le Colorado. Ellipse d'autant plus gracieuse que le vol du papillon en est une autre et qu'elle décrit ici, avec une subtilité qui les désamorce, la violence et la douleur de l'exil. Tout l'art si délicatement ironique de Nabokov tient dans cette figure parfaite. Or l'écrivain trilingue en usait avec les mots comme avec les papillons. Il n'hésitait pas à épingler le plus beau dans la langue où il le trouvait et, par exemple, "plaisir" plutôt que "pleasure", parce que le premier lui procurait, disait-il, un "supplément de vibrato spinal".

C'est pourquoi ses romans sont émaillés de mots français, langue apprise dès l'enfance et si bien maîtrisée que Nabokov aurait pu devenir, outre le grand écrivain russe puis le grand écrivain américain qu'il fut, un "grand écrivain français". C'est lui-même qui l'affirme avec sa légendaire outrecuidance, mais il arrive que la vanité se fonde sur une conscience objective de soi - valeur et capacités -, soyons assez humbles pour le reconnaître. Telle est la virtuosité de Nabokov, son intelligence des langues, sa fine et sensuelle appréhension de leurs ressources, que nous sommes en droit de penser qu'un séjour linguistique d'un mois à Tokyo eût fait de lui un grand écrivain japonais.

Dans le passionnant essai qu'il consacre à ses rapports avec la France et sa littérature, *Nabokov ou la tentation française*, Maurice Couturier relate une histoire tissée de rencontres miraculeuses et de pénibles malentendus. Eternel exilé, Nabokov finira sa vie à Montreux, retournant étrangement le destin de la gouvernante suisse, égarée dans la vieille Russie, qui lui enseigna notre langue en lui lisant *Les Malheurs de Sophie* et *Le Comte de Monte-Cristo*. L'écrivain rendra à celle-ci un hommage cruel et tendre dans l'unique nouvelle qu'il écrivit en français, *Mademoiselle O*, dont le brio aurait en effet de quoi faire rougir bien des écrivains nationaux consacrés (oui, c'est un peu agaçant).

Ayant fui Berlin en 1937, Nabokov et sa femme Véra vivront trois années à Paris et sur la Côte d'Azur, souvent en butte aux fameuses tracasseries administratives qui constituent l'une des fiertés de notre pays, lequel, comme on sait, a la générosité d'en faire profiter prioritairement les résidents étrangers. C'est à cette époque pourtant qu'il ressentit "la première petite palpitation de *Lolita*". Et c'est également un éditeur français, Maurice Girodias, bien des années plus tard, en 1955, après plusieurs refus américains, qui accueillera la scandaleuse nymphette.

Trop longtemps méconnu en France, Nabokov nourrissait lui-même des sentiments ambivalents envers ses habitants, qui lui offrirent l'asile "avec froideur", et ses écrivains. Grand admirateur de Flaubert et de Proust, il détestait Racine et Corneille ("Leurs meilleurs alexandrins me remplissent la bouche comme un bon gargarisme"), mais aussi la littérature dite engagée, Sartre ou Camus, tout autant que le Nouveau Roman ("*Un petit tas de poussière et de plumes dans une case de pigeonnier crotté*"). Mais il traduisit en russe Ronsard, Musset, Verlaine ou Rimbaud.

La lumière décline en ce maudit mois de novembre et cependant l'heure est belle pour les nabokoviens puisque paraît simultanément le très original essai poétique de Lila Azam Zanganeh, *L'Enchanteur*, sous-titré *Nabokov et le bonheur*, semblable plutôt à un *scrapbook* ébouriffé, constitué de fragments d'un discours amoureux dédié à l'écrivain. Lila Azam Zanganeh, qui vit aux Etats-Unis et signe quelquefois des articles dans ces pages, se décrit elle-même comme "une jeune auteure périlleusement nabokovienne". Nabokov, soutient-elle, est avant tout "le chantre du bonheur. Et par là, je n'entends pas une sensation complaisante de bien-être et de satisfaction (ce contentement-là n'est-il pas réservé aux bovidés ?)". Il s'agit au contraire d'une "manière particulière de voir, de s'émerveiller et de saisir (...) les particules lumineuses vibrant autour de nous (...), un art compris comme curiosité et extase (...) qui nous pousse à l'exercice grisant de la conscience".

La défense et illustration qui suit cette profession de foi est de toute beauté. Que l'auteur fantasme une rencontre avec Nabokov, décline son chatoyant lexique ou fauille audacieusement le fil de sa propre vie dans la trame des romans de l'écrivain, elle nous invite tout du long à apprécier le monde "à travers la lentille nabokovienne". C'est en somme une

méthode qu'elle propose, sous-entendant que le bonheur est à notre portée, qu'il nous suffit pour l'atteindre de devenir nous-mêmes, par imprégnation et mimétisme, des personnages de cette oeuvre. Alors nous serons admis à séjourner dans le château d'Ardis avec Van et Ada. Considérant comme Nabokov que la vraie littérature est *"un fait de langue et non d'idées"*, elle ose cette variation stylistique sur les thèmes et les motifs du maître qui enchantera même ses lecteurs les plus ombrageux et jaloux.

NABOKOV OU LA TENTATION FRANÇAISE de Maurice Couturier. Gallimard, "Arcades", 264 p., 19,90 €.

L'ENCHANTEUR. NABOKOV ET LE BONHEUR de Lila Azam Zanganeh. L'Olivier, 228 p., 20 €.

Eric Chevillard

Article paru dans l'édition du 04.11.11